Document généré le 2 juil. 2025 03:10

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

# La représentation des identités francophones de l'Ouest canadien : illusion d'optique ou exemplarité?

Pierre-Yves Mocquais

Volume 24, numéro 1-2, 2012

Les identités francophones de l'Ouest canadien : regards et enjeux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1021933ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1021933ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)
1916-7792 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mocquais, P.-Y. (2012). La représentation des identités francophones de l'Ouest canadien : illusion d'optique ou exemplarité? *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *24*(1-2), 119–135. https://doi.org/10.7202/1021933ar

Résumé de l'article

Au début des années quatre-vingt-dix, Radio-Canada (Saskatchewan) a produit une série de vingt-trois capsules télévisuelles dont l'objectif était de célébrer (et de donner à célébrer) la mémoire de vingt-trois familles qui ont contribué à donner à la communauté fransaskoise son identité actuelle. En novembre 2011, j'ai publié *Histoire(s) de famille(s) : mémoire et construction identitaire en Fransaskoisie*, ouvrage qui consiste en une analyse de ces vingt-trois récits de mémoire et de la manière dont une identité a pu être construite par leur diffusion. Dans un autre article, « Images (télévisuelles) d'"images-souvenirs" », j'ai posé la question de savoir si une entreprise telle que ces capsules diffusées par Radio-Canada ne contribuait pas à la création d'une mémoire artificielle, et donc à son institutionalisation, la mémoire de vingt-trois familles se trouvant ainsi manipulée et réduite à un certain nombre de thèmes ou de traits communs, et mise au service d'une visée idéologique qui s'inscrirait elle-même dans le cadre de la vision institutionnelle du Canada. Cet article s'inscrit dans la lignée de cette vision. En m'appuyant sur les travaux de Todorov, de Ricoeur et de Méchoulan, je pose la question de savoir comment se forment les identités francophones de l'Ouest canadien et comment la recherche universitaire y joue un rôle central. Autrement dit, les identités francophones dans l'Ouest canadien sont-elles construites de toutes pièces par l'entremise de démarches institutionnelles?

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAHIERS FRANCO-CANADIENS DE L'OUEST
Vol. 24, nos 1 et 2, 2012, p. 119-135

# La représentation des identités francophones de l'Ouest canadien: illusion d'optique ou exemplarité?

Pierre-Yves MOCQUAIS
University of Calgary

**RÉSUMÉ**

Au début des années quatre-vingt-dix, Radio-Canada (Saskatchewan) a produit une série de vingt-trois capsules télévisuelles dont l'objectif était de célébrer (et de donner à célébrer) la mémoire de vingt-trois familles qui ont contribué à donner à la communauté fransaskoise son identité actuelle. En novembre 2011, j'ai publié *Histoire(s) de famille(s): mémoire et construction identitaire en Fransaskoisie*, ouvrage qui consiste en une analyse de ces vingt-trois récits de mémoire et de la manière dont une identité a pu être construite par leur diffusion. Dans un autre article, «Images (télévisuelles) d'"images-souvenirs"», j'ai posé la question de savoir si une entreprise telle que ces capsules diffusées par Radio-Canada ne contribuait pas à la création d'une mémoire artificielle, et donc à son institutionalisation, la mémoire de vingt-trois familles se trouvant ainsi manipulée et réduite à un certain nombre de thèmes ou de traits communs, et mise au service d'une visée idéologique qui s'inscrirait elle-même dans le cadre de la vision institutionnelle du Canada. Cet article s'inscrit dans la lignée de cette vision. En m'appuyant sur les travaux de Todorov, de Ricœur et de Méchoulan, je pose la question de savoir comment se forment les identités francophones de l'Ouest canadien et comment la recherche universitaire y joue un rôle central. Autrement dit, les identités francophones dans l'Ouest canadien sont-elles construites de toutes pièces par l'entremise de démarches institutionnelles?

**ABSTRACT**

In the early 1990s, Radio-Canada Saskatchewan produced a series of 23 television sketches with the objective of celebrating (and inciting celebration of) the memories of 23 families who contributed to giving the Fransaskois community its current identity. In November 2011, I published *Histoire(s) de famille(s): mémoire et construction identitaire en Fransaskoisie*, a work in which I analysed these 23 tales of living memory along with the manner in which a cultural identity was constructed through broadcast of these tales. In another article, "Images (télévisuelles) d''images-souvenirs'", I raised the question of whether an undertaking such as these sketches broadcast on Radio-Canada contributed to the establishment of an artificial collective memory and, therefore, to the institutionalization of this collective memory—the cumulative memory of 23 families thus being manipulated and reduced to a number of common characteristics or themes and pressed into the service of an ideological aim, which would in turn fall within the scope of an institutional Canadian vision. This article follows in the footsteps of this vision. Basing my reflections on the work of Todorov, Ricœur and Méchoulan, I raised the question of how francophone identities in the Canadian West are formed and how academic research plays a central role therein. In other words, are francophone identities in the Canadian West fabricated from A to Z through the intercession of institutional actions?

---

Avant d'aborder ce qui est au cœur de la réflexion qui est l'objet de cette étude, une mise en contexte s'impose. Au début des années 1990, Radio-Canada (Saskatchewan) produisit une série de vingt-trois capsules télévisuelles dont l'objectif était de célébrer, et de donner à célébrer, la mémoire de vingt-trois familles francophones de Saskatchewan qui jouèrent un rôle important dans l'histoire de la fransaskoisie. Vers le milieu des années quatre-vingt-dix, je me lançai dans une recherche sur les pratiques culturelles de la Saskatchewan française. En 1997, le projet reçut des subventions du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, de la University of Regina et de Patrimoine canadien, subventions qui me permirent de rassembler des témoignages de francophones (Français, Québécois, Belges,

Suisses) qui, alors jeunes enfants, s'installèrent avec leurs familles, dans les Prairies du début du XX^e^ siècle. La base de données qui en résulta, conservée au Centre de recherche sur les francophonies minoritaires de la University of Regina, s'ajouta aux témoignages existants rassemblés au cours des années 1960 à 1980, qu'il s'agisse du fonds Carmen Roy conservé au Musée canadien des civilisations à Gatineau ou des données rassemblées par Claudette Gendron et Jean-Claude Dupont. Cette base de données fut mise à la disposition des chercheurs de l'Alliance de recherche universités-communautés sur les identités francophones de l'Ouest canadien (ARUC-IFO) qui en firent la demande. Il y a quelques années, le Centre canadien de recherche sur les francophonies minoritaires à la University of Regina et la Société Radio-Canada m'invitèrent à rédiger un ouvrage qui analyserait ces vingt-trois capsules. Le résultat en fut la publication d'*Histoire(s) de famille(s): mémoire et construction identitaire en fransaskoisie* (Mocquais, 2011a).

La production de ces vingt-trois capsules par Radio-Canada, le projet de recherche sur les pratiques culturelles de la Saskatchewan française, la publication d'*Histoire(s) de famille(s)*, et vraisemblablement aussi la recherche menée par les chercheurs de l'Alliance de recherche universités-communautés sur les identités francophones de l'Ouest canadien, posent un certain nombre de questions relatives à la création d'une mémoire officielle. Dans la conclusion d'*Histoire(s) de famille(s)* et dans un chapitre au sein d'un volume collectif intitulé «Images (télévisuelles) d'"images-souvenirs" (Mocquais, 2013): institutionnalisation de la mémoire et formation identitaire en fransaskoisie», je posai la question du rôle de Radio-Canada et de la recherche universitaire dans l'institutionnalisation de la mémoire et par elle, de la création d'une identité collective officielle, la mémoire de ces vingt-trois familles se trouvant ainsi manipulée et réduite à un certain nombre de thèmes ou de traits communs et mise au service d'une visée idéologique qui s'inscrirait elle-même dans le cadre de la vision institutionnelle du Canada.

Les lignes qui suivent représentent la seconde étape de cette réflexion entamée dans «Images (télévisuelles) d'"images-souvenirs"» et, comme la première, se limite au projet conçu par Radio-Canada et à l'ouvrage *Histoire(s) de famille(s)* qui en rend

compte. Mon objectif est ici en effet de continuer à examiner le rôle de Radio-Canada dans la formation identitaire au Canada, particulièrement celle des communautés en situation dite minoritaire. Autrement dit, en quoi ces vingt-trois capsules réalisées par Radio-Canada répondent-elles à la mission de Radio-Canada et comment Radio-Canada contribue-t-elle à la construction d'une identité francophone «officielle», comme celle des Fransaskois, par l'entremise de sa démarche institutionnelle? La seconde question que je pose ici est de savoir si cette démarche de Radio-Canada devrait être considérée comme «abusive» sur la base des mises en garde exprimées par Tzvetan Todorov dans *Les abus de la mémoire*, ou au contraire comme «exemplaire». Cela m'amène en troisième lieu à poser la question de savoir si le jugement d'Éric Méchoulan dans son ouvrage *La culture de la mémoire ou comment se débarrasser du passé* se trouve être aussi juste que je le supposais dans «Images (télévisuelles) d'"images-souvenirs"» ou si au contraire il effectue une généralisation excessive ou, à tout le moins inadaptée aux circonstances particulières de sociétés en situation minoritaire. Le jugement qu'Éric Méchoulan donne en conclusion de son ouvrage tient en ces termes:

> […] la modernité a tourné et tourne encore sur les gonds de la mémoire [mais elle] n'en conserve […] la force d'animation qu'en la figeant dans une production d'images souvenirs et de réservoirs d'identifications ou qu'en l'épuisant dans une "traçabilité" généralisée de chaque objet et de chaque événement. Pour le reste, la mémoire collective se dissémine dans les névroses individuelles ou les romans familiaux (Méchoulan, 2008, p. 231).

On verra qu'il serait en effet tentant de considérer que ce jugement, si sévère soit-il, s'applique presqu'à la lettre au contexte qui nous interpelle ici, en particulier l'idée selon laquelle «la mémoire collective se dissémine dans les névroses individuelles ou les romans familiaux». La question que nous voudrions poser ici, au contraire, est de savoir si ce jugement, à caractère général, se révèle pertinent dans le cadre particulier d'identités culturelles en milieu minoritaire, en l'occurrence celle de la fransaskoisie. Nous verrons que la distinction que présente Tzvetan Todorov entre «le *recouvrement* du passé et son *utilisation* subséquente» (Todorov, 1995, p. 15), autrement dit le choix que l'on fait entre une lecture soit «*littérale*, soit

[…] *exemplaire*» (Todorov, 1995, p. 30) d'un événement, reflète selon nous beaucoup mieux ce qu'est la réalité mémorielle et identitaire de la fransaskoisie.

## LA MISSION DE LA SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

Dans «Images (télévisuelles) d'"images-souvenirs"», j'analyse plus particulièrement le rapport entre mémoire, imagination (ou si l'on préfère, fiction[1]) et les phénomènes conjoints de sollicitation et d'organisation du souvenir tels qu'ils figurent dans le cadre de ces vingt-trois capsules réalisées par Radio-Canada. La réalisation de ces vingt-trois capsules constitue en effet objectivement une manipulation de la mémoire puisque le produit brut, les quelque deux heures d'enregistrement et de prises de vue, vont se trouver condensées en une capsule de cinq à six minutes. Les choix effectués par les réalisateurs, cette manipulation des données enregistrées pour les besoins du genre, ne résultent cependant pas pour autant, au départ du moins, en un phénomène d'abus de la mémoire ainsi que l'entend Todorov. Toutefois, nous allons le voir, les risques de glissement vers une utilisation abusive de la mémoire sont bien présents.

La loi canadienne sur la radiodiffusion confère une mission précise au «système canadien de radiodiffusion». Il y est dit explicitement:

> 3 d) le système canadien de radiodiffusion devrait:
> (i) servir à sauvegarder, enrichir et renforcer la structure culturelle, politique, sociale et économique du Canada,
> (ii) favoriser l'épanouissement de l'expression canadienne en proposant une très large programmation qui traduise des attitudes, des opinions, des idées, des valeurs et une créativité artistique canadiennes, qui mette en valeur des divertissements faisant appel à des artistes canadiens et qui fournisse de l'information et de l'analyse concernant le Canada et l'étranger considérés d'un point de vue canadien,
> (iii) par sa programmation et par les chances que son fonctionnement offre en matière d'emploi, répondre aux besoins et aux intérêts, et refléter la condition et les aspirations, des hommes, des femmes et des enfants canadiens, notamment l'égalité sur le plan des droits, la dualité linguistique et le caractère multiculturel et multiracial de la société canadienne

> ainsi que la place particulière qu'y occupent les peuples autochtones[2].

En ce qui a trait spécifiquement à la mission de la Société Radio-Canada, la loi explique:

> 3 m) la programmation de la Société devrait à la fois:
> (i) être principalement et typiquement canadienne,
> (ii) refléter la globalité canadienne et rendre compte de la diversité régionale du pays, tant au plan national qu'au niveau régional, tout en répondant aux besoins particuliers des régions,
> (iii) contribuer activement à l'expression culturelle et à l'échange des diverses formes qu'elle peut prendre,
> (iv) être offerte en français et en anglais, de manière à refléter la situation et les besoins particuliers des deux collectivités de langue officielle, y compris ceux des minorités de l'une ou l'autre langue,
> (v) chercher à être de qualité équivalente en français et en anglais,
> (vi) contribuer au partage d'une conscience et d'une identité nationales,
> (vii) être offerte partout au Canada de la manière la plus adéquate et efficace, au fur et à mesure de la disponibilité des moyens,
> (viii) refléter le caractère multiculturel et multiracial du Canada[3].

Le libellé des articles de cette loi pose, on le voit immédiatement, une foule de questions que les limites de cette étude ne permettent pas d'analyser de manière extensive. Que signifient par exemple les verbes «sauvegarder», «enrichir» et «renforcer»? Quelles seraient les méthodologies inhérentes aux actions que supposent ces trois verbes? Que faut-il entendre par «structure culturelle, politique, sociale et économique du Canada»? Ces quatre volets de la «structure» du Canada, qui sont ici placés sur le même plan, sont-ils en fait compatibles? Qu'est-ce que «l'épanouissement de l'expression canadienne»? Qu'est-ce qu'une «conscience» nationale? Et qu'est-ce que «l'expression canadienne»? Que signifie être «typiquement» canadien? Existe-t-il derrière ces injonctions une compréhension de la mission de Radio-Canada enracinée dans des pratiques établies relevant de l'ethnologie ou de l'anthropologie ainsi que de l'action culturelle, par exemple? Ou bien se profile-t-il derrière ces nobles aspirations une volonté idéologique, l'expression d'un certain nationalisme d'état par exemple, que l'on voit

ressurgir à l'heure actuelle[4] et qui pourrait nous faire sombrer dans le folklore des ceintures fléchées et des cabanes à sucre, des cow-boys et des Indiens? Ou bien est-ce un appel à ce que Eileen Lohka a appelé la «souchitude[5]» (Lohka, 2010, p. 501), ce qui serait pour le moins controversé? Mais que faire alors de cette injonction à «refléter la globalité canadienne», à «refléter le caractère multiculturel et multiracial du Canada»? Peut-on en fait faire tout cela à la fois? Et puis, bien entendu, la question peut-être la plus cruciale est-elle de savoir si cette loi ainsi formulée n'ouvre pas la porte à des abus (au sens où l'entend Todorov) et si oui, lesquels?

Le site de Patrimoine canadien (Radio-Canada est placée sous la responsabilité du ministère du Patrimoine) renforce encore cette mission: «Nous travaillons ensemble afin de promouvoir la culture, les arts, le patrimoine, les langues officielles, la citoyenneté et la participation et les initiatives liées aux Autochtones, à la jeunesse et aux sports»[6]. Le caractère hétéroclite de cette liste n'est pas sans rappeler, toutes proportions gardées bien sûr, la taxinomie à la fois mystérieuse, impossible et certainement hilarante que Foucault découvrit dans un texte de Borges, et à laquelle il fait référence dans sa préface comme étant le «lieu de naissance» de son ouvrage (Foucault, 1996). Cette liste des fonctions confiées à la Société Radio-Canada non seulement peut effectivement faire sourire, mais elle entraîne aussi un certain malaise tout comme le fait la taxinomie, citée par Borges, car elle interpelle la conception que nous possédons de l'ordre des choses.

> Ce livre a son lieu de naissance dans un texte de Borges. Dans le rire qui secoue à sa lecture toutes les familiarités de la pensée – de la nôtre: de celle qui a notre âge et notre géographie – ébranlant toutes les surfaces ordonnées et tous les plans qui assagissent pour nous le foisonnement des êtres, faisant vaciller et inquiétant pour longtemps notre pratique millénaire du Même et de l'Autre. Ce texte cite "une certaine encyclopédie chinoise" où il est écrit que "Les animaux se divisent en: a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l) et cetera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches". Dans l'émerveillement de cette taxinomie ce qu'on rejoint

> d'un bond, ce qui a la faveur de l'apologue, nous est indiqué comme le charme exotique d'une autre pensée, c'est la limite de la nôtre: l'impossibilité nue de penser cela (Foucault, 1996, p. 7).

Dans le cas de la classification de cette «certaine encyclopédie chinoise» citée par Borges, Foucault souligne non seulement qu'elle est impossible à penser, mais il se pose la question de savoir ce qui la rend impossible à penser: «Ce ne sont pas les animaux «fabuleux» qui sont impossibles, puisqu'ils sont désignés comme tels, mais l'étroite distance selon laquelle ils sont juxtaposés aux chiens en liberté ou à ceux qui de loin semblent des mouches» (Foucault, 1996, p. 8). En somme, ce qui pose problème, ce n'est pas tant chaque élément de la liste pris séparément, que leur rapprochement au sein de la taxinomie.

De la même manière, nous voudrions suggérer que ce qui rend perplexe dans la liste des attributions de Radio-Canada, c'est non seulement le manque de définitions de ces attributions, mais aussi l'amalgame de ces compétences. C'est que dans cette liste au sein de laquelle Patrimoine canadien aligne les éléments de la mission de Radio-Canada, il semble résider la même quasi-impossibilité, une fois de plus toutes proportions gardées, que la liste citée par Borges et mentionnée par Foucault. Pour reprendre analogiquement le commentaire de Foucault sur cette liste improbable, ce qui dans la liste des attributions de Radio-Canada peut paraître «dangereux», ce n'est pas tant la qualité de chaque élément de cette mission qui confère cette dimension d'impossibilité, que le rapprochement de ces différentes composantes: «Ce qui transgresse toute imagination, toute pensée possible, écrit Foucault, c'est simplement la série alphabétique (a, b, c, d) qui lie à toutes les autres chacune de ces catégories» (Foucault, 1966, p. 8). Dans le cas de la liste des attributions de Radio-Canada, ce qui surprend, met mal à l'aise et peut défier notre imagination, c'est la mise sur le même plan, séparées par de simples virgules, de catégories hétéroclites et non définies: culture et initiatives liées aux Autochtones, participation, arts et sports, etc.

## LES DANGERS DE LA MANIPULATION À DES FINS IDÉOLOGIQUES

Les politiques respectives de Patrimoine canadien et de la Radiodiffusion trouvent leur origine dans le rapport de

la Commission Massey (Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences) (Massey, 1951) et celui de de la Commission Fowler (Commission royale d'enquête sur la radio et la télévision) (Fowler, 1957), qui donnèrent naissance à la Bibliothèque nationale du Canada et au Conseil des arts du Canada. Ces rapports garantissent, selon l'article de *L'Encyclopédie canadienne* sur la «Politique culturelle» du Canada, que «l'aide à la culture doit être accordée sans ingérence politique et que les principales agences culturelles doivent jouir d'une autonomie au regard du pouvoir politique» (Marsh et Harvey, 2012). Force nous est de constater que l'expression culturelle canadienne, sujette aux coups de boutoir de la mondialisation, de l'Accord de libre-échange avec les États-Unis et des idéologies politiques partisanes, se trouve être soumise à deux tendances qui, l'une comme l'autre, peuvent aboutir à son appauvrissement.

D'un côté, en raison même du désir de nos sociétés de protéger la culture, se trouve le danger d'un glissement vers une «folkorisation» de l'expression culturelle et donc de l'identité, qui se trouveraient figées dans des expressions consacrées et obligées, seraient autrement dit réduites à des poncifs. Dans l'utilisation que notre société fait de la mémoire, c'est dans un sens ce que souligne Pierre Nora lorsqu'il stigmatise la propension de notre époque à la «boulimie commémorative (Robitaille, 2008) et ce que rappelle Méchoulan lorsqu'il parle de la tendance actuelle à figer la mémoire «dans une production d'images souvenirs et de réservoirs d'identifications» (Méchoulan, 2008, p. 231). Cela est d'autant plus ironique que le site de Radio-Canada comporte une page entière consacrée au danger des stéréotypes.

De l'autre côté existe le danger tout aussi réel d'une manipulation de l'expression culturelle à des fins politiques. Assujettie à des missions de plus en plus hétérogènes et à des capacités budgétaires de fonctionnement de plus en plus ciblées, l'expression culturelle se trouve réduite à ne se manifester que dans le cadre étroit et opportuniste décidé par les pouvoirs en place, par le biais ou non du versement de subventions, une situation avec laquelle les universitaires, particulièrement dans le domaine des humanités, n'ont que trop de familiarité. Or, c'est précisément ce à quoi la Société Radio-Canada peut se trouver exposée en raison de critères de production de plus

en plus restreints et de financements de plus en plus contrôlés pour être alignés sur les préoccupations politiques de l'instant.

Faut-il pour autant sonner l'alarme et en arriver à penser que les identités culturelles, particulièrement dans le cadre de communautés en milieu minoritaire, sont construites de toutes pièces par le biais d'efforts de nature institutionnelle, que l'indépendance de pensée et d'action se trouve constamment battue en brèche, que nous avons un devoir d'y résister, etc.? Je voudrais au contraire proposer une autre manière de voir.

## DU «RECOUVREMENT DU PASSÉ» À SON «UTILISATION SUBSÉQUENTE»: LE PARI DE L'EXEMPLARITÉ

En réalisant ces vingt-trois capsules, Radio-Canada a sans doute rempli sa mission, et l'a fait avec ce qui semble être une grande honnêteté, dans le cadre du mandat qui est le sien et des limites qui lui sont associées. La question ne réside donc pas dans la nature de ces vingt-trois capsules ou dans ce que Radio-Canada pense en avoir fait, mais dans la lecture que nous en faisons. Il serait aisé, en effet, de considérer que, dans le respect de sa mission, Radio-Canada s'arroge le droit de se poser en garant de la culture canadienne, se présente en champion d'une certaine «canadianité» dont les critères lui ont été donnés avant qu'ils ne soient à jamais fixés par des instances de pouvoir. Cela nous ramènerait à la première des questions posées par Tzvetan Todorov. Il y stipule en effet que, dans le cadre de la «récollection» du passé, pour reprendre un terme utilisé par Paul Ricœur, il s'opère «forcément une sélection» (Todorov, 1995, p. 14). Mais là où le danger existe, c'est lorsque le pouvoir politique se donne «le droit de contrôler le choix des éléments à retenir» (Todorov, 1995, p. 15). Dans le cadre d'une société démocratique, il est donc nécessaire que s'opère une distinction très nette entre «le *recouvrement* du passé et son *utilisation* subséquente» (Todorov, 1995, p. 15). Sans cette distinction (que la constitution de Radio-Canada garantit en principe, mais que la conjoncture, aussi bien budgétaire que politique, tend à remettre en question) le glissement vers un abus peut se produire comme ce fut le cas (et qui continue de l'être) dans le contexte de régimes totalitaires.

C'est que la culture, facteur primordial d'identité aussi bien individuel que collectif, «est essentiellement une affaire de

mémoire: c'est la connaissance d'un certain nombre de codes du comportement, et la capacité de s'en servir» (Todorov, 1995, p. 21). C'est dans ce contexte que Todorov propose une distinction entre les deux manières dont peut se faire la lecture d'un événement recouvré (dans le cas qui nous préoccupe, cet événement est à la fois le recouvrement de la mémoire de vingt-trois familles fransaskoises et leur transmission au moyen de vingt-trois capsules télévisuelles): «L'événement recouvré peut être lu soit de manière *littérale*, soit de manière *exemplaire*» (Todorov, 1995, p. 30). Todorov suggère en premier lieu que si

> [un] événement – mettons un segment douloureux de mon passé ou de celui du groupe auquel j'appartiens – est préservé dans la littéralité (ce qui ne veut pas dire sa vérité), il reste un fait intransitif, ne conduisant pas au-delà de lui-même [...] (Todorov, 1995, p. 30)

Il avance en second lieu l'argument que «sans nier la singularité de l'événement même» il est possible de décider

> [...] de l'utiliser [l'événement en question], une fois recouvré, comme une instance parmi d'autres d'une catégorie plus générale, et [de s'en servir] comme d'un modèle pour comprendre des situations nouvelles, avec des agents différents [...] (Todorov, 1995, p. 30)

La lecture exemplaire de l'événement (encore une fois qu'il s'agisse ici des récits individuels de témoins et d'informateurs ou des capsules réalisées par la Société Radio-Canada) permet une double opération: d'un côté «la douleur causée par le souvenir» se trouve désamorcée par la domestication et la marginalisation de ce souvenir (Todorov, 1995, p. 31); de l'autre côté, «ce souvenir [s'ouvre] à l'analogie et à la généralisation», devient un «*exemplum*» dont on «tire une leçon; le passé devient donc un principe d'action pour le présent» (Todorov, 1995, p. 31). Selon «une première approximation», Todorov stipule alors que «la mémoire littérale, surtout poussée à l'extrême, est porteuse de risques, alors que la mémoire exemplaire est potentiellement libératrice» (Todorov, 1995, p. 31). En d'autres termes,

> [...] L'usage littéral, qui rend l'événement ancien indépassable, revient en fin de compte à soumettre le présent au passé. L'usage exemplaire, en revanche, permet d'utiliser le passé en vue du présent, de se servir des leçons des injustices subies pour combattre celles qui

> ont cours aujourd'hui, de quitter le soi pour aller vers l'autre (Todorov, 1995, p. 31-32).

En conclusion de sa démonstration, Todorov opère alors une distinction cruciale entre la manière dont l'individu éprouve le passé et la façon dont le groupe gère ce même passé. Pour Todorov,

> [l]'individu qui ne parvient pas à accomplir ce qu'on appelle le travail de deuil, qui ne réussit pas à admettre la réalité de sa perte, à s'arracher au choc douloureux qu'il a subi, qui continue de vivre dans son passé au lieu de l'intégrer dans le présent, qui est dominé par le souvenir sans pouvoir le domestiquer […] cet individu est évidemment à plaindre et à secourir [...] (Todorov, 1995, p. 32-33)

En effet, souligne Todorov, cet individu «se condamne involontairement lui-même à la détresse sans issue, sinon à la folie» (Todorov, 1995, p. 33). Il en va différemment pour «le groupe qui ne parvient pas à s'arracher à la commémoration lancinante du passé, d'autant plus difficile à oublier qu'il est plus douloureux» (Todorov, 1995, p. 33). Selon Todorov, ce groupe «ou ceux qui, au sein de ce groupe, l'incitent à vivre ainsi, méritent moins la sympathie» car dans ce cas «le passé sert à refouler le présent, et ce refoulement n'est pas moins dangereux que l'autre» (Todorov, 1995, p. 33). Todorov insiste bien sur le fait que «tous ont le droit de recouvrer leur passé» mais met en garde contre le danger «d'ériger un culte de la mémoire pour la mémoire» et suggère que «sacraliser la mémoire est une autre manière de la rendre stérile» (Todorov, 1995, p. 33).

## CONCLUSION

En quoi cet argument de Todorov informe-t-il notre propos? En quoi nous amène-t-il à effectuer une lecture différente de ces vingt-trois capsules et de l'entreprise qui fut celle de Radio-Canada? En quoi nous permet-il de placer dans une perspective tournée vers l'avenir la question de l'identité francophone en milieu minoritaire? Et en quoi la proposition de Todorov permet-elle de faire une différente lecture du jugement peut-être trop péremptoire d'Éric Méchoulan?

La valeur de ces vingt-trois capsules réalisées par Radio-Canada ne réside pas dans leur caractère littéral mais dans leur

dimension symbolique, exemplaire. Le caractère même de la mémoire, qui est indissociable de l'oubli et par conséquent de l'imagination pour pallier les insuffisances de la mémoire ainsi que l'explique si bien Paul Ricœur (2000), ce caractère fait que tout récit de mémoire, toute évocation de souvenirs, ne peut pas, et ne doit pas être pris littéralement. Le mérite de ces vingt-trois capsules et de la démarche de Radio-Canada, quelle que soit la manipulation que les récits des témoins et informateurs aient pu subir, quelles que soient même les orientations et les restrictions données à Radio-Canada par la loi ou les contraintes de tous ordres, en particulier budgétaires, le mérite de ces vingt-trois capsules est qu'elles sont *exemplaires* au sens où l'énonce Todorov. Qu'entendre par là?

Il serait inapproprié de considérer que ces capsules représentent une institutionnalisation de l'identité fransaskoise qui se trouverait ainsi fixée pour la postérité. L'identité fransaskoise n'est pas figée dans la nostalgie d'une époque révolue, les capsules de Radio-Canada représentant une parole en quelque sorte «officielle». Le mérite de ces capsules est de nous donner à lire, de nous donner à réfléchir sur les facettes de cette identité fransaskoise qui transparaît à travers ces récits. Ces capsules sont une invitation à la réflexion, une invitation non pas à s'appesantir de manière malsaine sur un passé qui pourrait être perçu comme idéal, mais à se tourner vers l'avenir. Ces capsules ne sont pas une invitation à la nostalgie ou au regret, mais des fenêtres ouvertes sur un passé, sur une histoire, qui permettent de se projeter dans l'avenir: la fransaskoisie possède un passé, il est fermement enraciné, et c'est à partir de cette base solide que l'avenir peut se construire.

L'assertion d'Éric Méchoulan est donc à prendre avec circonspection. Dans la conclusion de son ouvrage, Éric Méchoulan avance l'idée que «la culture comme mode de rassemblement des êtres dans une société, s'est imposée et a pris en quelque sorte le relais de la mémoire collective dans les temps modernes» (Méchoulan, 2008, p. 231). Méchoulan admet certes que la mémoire ne s'est pas pour autant «évaporée» et, dans la citation que nous avons donnée au début de cette étude, il concède que «la modernité a tourné et tourne encore sur les gonds de la mémoire» (Méchoulan, 2008, p. 231). Mais faut-il pour autant abonder dans le sens de son analyse que la mémoire

ne conserve sa «force d'animation qu'en la figeant dans une production d'images souvenirs et de réservoir d'identification ou qu'en l'épuisant dans une "traçabilité" généralisée de chaque objet et de chaque événement»? Faut-il pour autant accepter son rejet dédaigneux d'une «mémoire collective [qui se disséminerait] dans les névroses individuelles ou les romans familiaux» (Méchoulan, 2008, p. 231)? De manière quelque peu surprenante, la seule référence que Méchoulan effectue aux ouvrages de Paul Ricœur concerne un article de 1998 alors que l'on sait l'importance des travaux de Ricœur sur la mémoire. Tout aussi surprenant, quatre ouvrages essentiels à la compréhension des rapports entre mémoire individuelle et mémoire collective d'une part et à celle de la formation identitaire d'autre part ne figurent pas dans la bibliographie de l'ouvrage de Méchoulan: *La mémoire collective* de Maurice Halbwachs (1997), *Les sources du moi: la formation de l'identité moderne* de Charles Taylor (2003), *L'identité culturelle* de Geneviève Vinsonneau (2002) et *La différence* de Michel Wieviorka (2001) dans lequel il discute, entre autres, l'ouvrage de Halbwachs et en démontre les limites.

Michel Wieviorka stipule que

> [l]e travail de la mémoire collective peut […] se voir limité, non pas sous l'effet d'une fragmentation, comme dans le cas précédent, mais, paradoxalement, en raison d'une hypertrophie du sentiment de perte et quand il y a référence à une destruction [...] (Wieviorka, 2001, p. 178)

Il souligne alors qu'une communauté qui a pu voir son identité et son existence confrontées à l'anéantissement peut se rassembler autour «de la dénonciation de la barbarie subie, mais elle ne peut pas mettre en avant des revendications liées à une culture active et vivante» (Wieviorka, 2001, p. 179). Cela a pu être le cas de la communauté fransaskoise qui a pu se percevoir comme en voie d'extinction et par conséquent, pour reprendre les paroles de Michel Wieviorka, a pu penser que «ce qui subsiste de positif et de tangible, en matière de culture, est faible ou en cours de dissolution», et que la mémoire sur laquelle elle repose «tire l'acteur vers le passé mais […] ne l'aide guère à se construire en projetant sa différence vers l'avenir» (Wieviorka, 2001, p. 178-179). Mais au cours des années 1990 précisément, la communauté fransaskoise commença à se projeter dans l'avenir suite à un incident dont je parlai ailleurs (Mocquais, 2011b). Avec une

«identité inscrite dans l'histoire» (Wieviorka, 2001, p. 179), la communauté fransaskoise est en phase de retourner le stigmate de la minorisation, le passé étant en passe d'être compris «à la fois comme ressource dans le cadre d'une mobilisation, et comme enjeu dans la revendication de reconnaissance»; dans ce contexte, «l'appel à une mémoire [se fait] au nom de la vérité, et non plus tant de la justice» (Wieviorka, 2001, p. 179). Cette assertion de Wieviorka nous ramène à la proposition de Todorov sur l'exemplarité de la mémoire, «*exemplum*» dont on «tire une leçon; le passé devient donc principe d'action pour le présent» (Todorov, 1995, p. 31). La position de Méchoulan ne se révèle donc pas valide dans le cas que nous discutons ici au sens où la mémoire fransaskoise telle qu'elle se trouve évoquée dans ces vingt-trois capsules produites par la Société Radio-Canada ne se réduit pas à des «névroses individuelles ou [à d]es romans familiaux», ce qui reviendrait à prendre chacune de ces histoires littéralement et non de manière exemplaire en ne reconnaissant pas le rôle que ces récits de mémoire peuvent jouer dans le cadre d'une représentation identitaire en devenir.

## NOTES

1. Témoigne de cet intérêt croissant pour les rapports entre mémoire – et son corrélat, l'imagination ainsi que le démontre Paul Ricœur (2000) – et identité, entre autres, le colloque international qui s'est tenu à l'Université de Galati en Roumanie les 26 et 27 octobre 2012 intitulé «Les récits de vie: histoire, mémoire et fictions identitaires».

2. Concernant la Politique canadienne de radiodiffusion, voir *Loi sur la radiodiffusion*, L.C. 1991, ch. 11, p. 3-4. [http://lois-laws.justice.gc.ca/fra/lois/B-9.01.pdf]

3. Concernant la Politique canadienne de radiodiffusion, voir *Loi sur la radiodiffusion*, L.C. 1991, ch. 11, p. 5. [http://lois-laws.justice.gc.ca/fra/lois/B-9.01.pdf]

4. On se contentera de citer ici la controverse autour de la re-désignation du Musée canadien des civilisations en Musée de l'histoire canadienne et les «célébrations» de la Guerre de 1812.

5. Dans le chapitre de l'ouvrage dirigé par Lucie Hotte, *(Se) raconter des histoires*, Eileen Lohka néologise le terme «antisouchitude» (Lohka, 2010).

6. Voir le site du ministère du Patrimoine canadien: http://www.pch.gc.ca/fra/1360595357575/1360598217070.

## BIBLIOGRAPHIE

FOUCAULT, Michel (1996) *Les mots et les choses*, Paris, 400 p.

FOWLER, Robert M. (1957) *Rapport de la Commission royale d'enquête sur la radio et la télévision*, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 2 vol. (769 p.).

HALBWACHS, Maurice (1997) *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 295 p.

LOHKA, Eileen (2010) «(Se) raconter pour l'autre (soi)», dans HOTTE, Lucie (dir.) (2010) *(Se) raconter des histoires: Histoire et histoires dans les littératures francophones au Canada*, Sudbury, Prise de parole, p. 497-513.

MARSH, James et HARVEY, Jocelyn (2012) «Politique culturelle», *L'Encyclopédie canadienne*. [http://www.thecanadianencyclopedia.com/articles/fr/politique-culturelle]

MASSEY, Vincent (1951) *Rapport de la Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, lettres et sciences 1949-1951*, Ottawa, Imprimeur du Roi, 596 p. [http://www.collectionscanada.gc.ca/2/5/h5-400-f.html]

MÉCHOULAN, Eric (2008) *La culture de la mémoire ou comment se débarrasser du passé*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 261 p.

MOCQUAIS, Pierre-Yves (2011a) *Histoire(s) de famille(s): mémoire et construction identitaire en fransaskoisie*, Regina, Éditions de la Nouvelle plume, 342 p.

_____ (2011b) «Entre mémoire et inclusion: le dilemme identitaire des francophones de Saskatchewan», *Études canadiennes/Canadian Studies*, nº 70, p. 91-103.

_____ (2013) «Images (télévisuelles) d'»images-souvenirs»: institutionnalisation de la mémoire et formation identitaire en Fransaskoisie», dans ARENTSEN, Maria Fernanda et MEADWELL, Kenneth (dir.) *Les voix de la mémoire et de l'altérité*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 213-227.

RICŒUR, Paul (2000) *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 689 p.

ROBITAILLE, Antoine (2008) «Le père des «lieux de mémoire» – L'historien Pierre Nora craint la «boulimie commémorative»», *Le Devoir*, 27 septembre. [http://www.ledevoir.com/societe/207742/le-pere-des-lieux-de-memoire-l-historien-pierre-nora-craint-la-boulimie-commemorative]

TAYLOR, Charles (2003) *Les sources du moi: la formation de l'identité moderne*, Montréal, Boréal, 712 p.

TODOROV, Tzvetan (1995) *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 61 p.

VINSONNEAU, Geneviève (2002) *L'identité culturelle*, Paris, Armand Colin, 227 p.

WIEVIORKA, Michel (2001) *La différence*, Paris, Les Éditions Balland, 201 p.